

Victor V. Il'in

## LA RUSSIE : ESSAI D'IDÉOLOGIE NATIONALE-ÉTATIQUE

*« Que cela soit juste ou non,  
c'est notre pays. »*  
Stéphane Leskatur

En Russie, nous sommes maintenant en présence d'une réalité socio-politique hors normes. Il s'agit d'une situation dynamique et extrêmement critique qui frappe par son caractère dramatique et par l'imprévisibilité des processus en marche. L'époque actuelle nous a conduits à notre limite possible où, à la suite de Dostoïevski, l'on peut dire que chacun commence à regarder et à fouiller autour de soi, à s'orienter, à analyser le monde, les autres et soi-même. Une sorte de confession générale est nettement apparue, et elle ne ménage personne; elle cherche les assurances que la Russie, son peuple n'est pas à bout de forces, qu'il peut et doit reprendre courage.

Il existe une raison profonde à cette confession nationale généralisée, à ces recherches de signes réconfortants. Cette raison est fixée dans la conscience que les Russes ne sont pas des gens creux, qu'ils sont dignes du meilleur sort. De même, la Russie, cet oiseau-troïka se déplaçant à toute allure, ne vole pas dans l'histoire, de nulle part vers un autre nulle part. En elle réside une force transfiguratrice spécifique acquise dans la foi, la connaissance et l'expérience de la vie, ceci assurant le caractère non-accidentel de l'idée de la Russie-phénix, personnification de la renaissance.

La Russie est une puissance qui s'édifie. En utilisant la pensée de Herzen, on peut dire que de tout temps et maintenant encore, il n'y a rien en elle de fini, de pétrifié. Tout ici est à l'état liquide, tout est en préparation, partout cela sent la chaux. La scie et la hache résonnent. C'est pourquoi ni la Russie, ni le peuple russe ne sont achevés. Ils prennent naissance, ils sont dans le

futur. Cette conception porte l'espoir sur l'essor prochain du pays, sur le renouvellement national...

Cependant, l'espoir est en soi le père des sots. Le cours tant soit peu visible du vaisseau de l'histoire est garanti non par les voiles de l'espoir mais par les agrès de la volonté et de l'intelligence. De là découle la nécessité de quelque chose de plus que des images mûries dans le rêve et la souffrance. Il doit exister quelque chose qui oriente globalement et qui exprime l'essentiel, à l'horizontal comme à la verticale et aux autres étendues géométriques, quelque chose qui articulerait la raison et l'action, communiquerait la conscience, pourquoi, comment, en conséquence de quoi disposer les événements désirés dans les limites du réel de l'existence humaine. Et ce « quelque chose », concis et digne d'une réflexion approfondie, est un complexe de visions du monde, une idéologie sobre qui livre un mécanisme de réalisation des idéaux en accord avec la logique de l'existence.

## **Halte à la désidéologisation**

Partons des mots assurés, appuyés sur la connaissance des ressorts de l'organisation sociale de G. Sorel selon lesquels « chaque société a besoin d'un grand mythe mobilisateur ». Chez nous, la mode des mythes n'est pas passée. Prenons pour exemple celui qui part de la supposition naïve que le « jeu du changement des places » (Bunin) entendu comme la substitution totale du « partitocratique » par le « démocratique » constitue la panacée contre tous nos maux. Néanmoins, dans l'organisation actuelle de la vie, l'on observe un pragmatisme anti-mythologique, qui a peu d'analogue dans le passé national proche et lointain. Le déroulement naturel de l'histoire prend son dû en conditionnant le mouvement vers le réel, lentement mais de façon tout à fait vérifiable à tous les niveaux, en supplantant ce qui est ajouté, inventé, irréalisable, non-adéquat. Bien sûr ce n'est pas une question de mots et Sorel a foncièrement raison lorsqu'il parle de la mythologie sociale. Il indique un phénomène qui nous introduit dans la substance même de notre sujet. Nous pensons à l'enjeu des universaux vitaux, aux absolus de valeur qui permettront de résoudre le problème de principe de l'identité mentale et d'action et par là même de transformer une population disparate en un peuple soudé avec tous les indices d'une bonne organisation nationale-étatique.

Le terme « mythologique » ne doit pas nous dérouter. Il semble incontestable que sans une mythologie (idéologie) sociale porteuse d'un contenu suffisant, le peuple ne puisse construire son existence propre; les sources et les réserves d'auto-reproduction nationale deviennent indéfinissables, les voies et les lignes de création collective deviennent non-réflexives. Par la suite, nous développerons encore une série de preuves à ce qui vient d'être avancé, mais déjà nous pouvons affirmer qu'il est temps de mettre un terme clair et évident à la campagne de désidéologisation. L'assainissement social est une chose, c'est la fin du monopole des brasseurs d'affaires bornés,

rapaces et pour beaucoup avides d'un parti unique; autre chose, l'*éthos* fondamental de l'existence, les questions décisives touchant aux mécanismes, aux vecteurs de l'organisation sociale même. La première tâche est évidente, et elle est achevée. C'est pourquoi il est grand temps de s'arrêter. La prolongation de la « désidéologisation » est porteuse d'une ruine totale et irréparable; nous l'observons déjà pour notre malheur.

L'idéologie classique du communisme est tombée dans l'oubli. On constate dans les mentalités un vide béant lié aux sentiments caractéristiques d'intemporalité, d'incertitude, d'instabilité, de troubles. En parlant dans le style de Herzen, nous dirions qu'une angoisse transite l'âme, lui interdit le repos, lui ravit la paix. L'attente des réformes, le chemin difficile et cahoteux, le mouvement en arrière, les faux pas d'un gouvernement désemparé, les promesses sans fin et vaines de figures politiques incapables et médiocres séparées de leur propre peuple : tout ceci, comme la désolation croissante, la morosité de la vie entretient une situation fébrile, proche du désespoir, mine les bases de l'existence. À la question sacramentale mais naturelle : « Que faire ? », il n'y a qu'une réponse. Puisque la nation ne peut subsister dans le *vacuum*, il est juste de s'atteler à la deuxième tâche : la réidéologisation finalisée. La formulation et l'implantation d'une conscience nationale-étatique que nous devons construire non pas comme la démonstration d'idéaux chimériques, satisfaction oiseuse de « l'antique quête de l'inaccessible » (Korolenko) mais au contraire, comme un sens évident, une spécification du sacré, des idées et des buts les plus hauts sans lesquels il n'y a ni nation, ni aucun de ses représentants. En conséquence, l'idéologie nationale-étatique nous apparaît comme une apologie sincère de la Patrie, le *memento Patriam* qui accroît la force vive du peuple et restaure la prise de conscience du Moi national avec le statut traditionnellement élevé de la Russie comme grande puissance influente.

Quelle doit-être une idéologie patriotique? Semblable à d'autres grands mots comme l'amour, la vertu, la gloire, la vérité, le mot « patriotisme », comme l'a constaté à juste titre Tchernychevski, s'emploie souvent de façon abusive pour désigner des choses qui n'ont rien de commun avec le véritable patriotisme. C'est pourquoi, si l'on utilise le mot sacré de « patriotisme », il convient de déterminer ce que nous entendons exactement par là. En écartant tout triomphalisme dans les formules, nous traiterons notre patriotisme national comme une harmonisation spécifique de la sphère émotionnelle et consciente qui s'oppose à la destruction sociale, à la perte de centre, à la ruine. Cette sphère rend possible la consolidation de la société en lui apportant des éléments de stabilité, d'invariance, de continuité et en stimulant la création positive de l'histoire nationale. Si l'on va plus à fond, le patriotisme, puisqu'il inspire et concentre l'énergie de l'esprit populaire, est un moyen de formation de la vie communautaire. Il part des idéaux de conservation et de consolidation de la nation, de la conception droite (mais non pas rectiligne) de l'utilité nationale. Il s'ensuit que le patriotisme nous relie au principe de base ou à la source du devenir ethno-social, de la vie, de la prospérité. Au niveau de la conscience sociale, les mouvements patriotiques de l'âme, toujours dignes, comme affirmé plus haut, sont garantis par l'idéologie effective, nationale-étatique. Dans l'ensemble des orientations générales, des impératifs, l'idéologie représente une heuristique gratifiante résolvant un double problème : les

consolidations de la nation sur la base de modèles réalistes d'une vie stable ne lésant personne et en aucune façon, et une réalisation d'une balance horizontalement ethnique et verticalement étatique. La solution de ce problème, selon tous les points de vue, constitue la question par excellence. Voici quelques jugements qualifiant les signes particuliers de la Russie et leur manifestation dans le contexte des tendances générales du développement social.

## **Y a-t-il une voie russe particulière ?**

L'ancienne idéologie, quintessence de la conscience préméditée, de groupe, d'utilité, faisait passer tout intérêt particulier pour universel. Les exigences du moment présent entraînent une inversion : ils forcent l'intérêt général à devenir privé. Cependant, la procédure de particularisation de l'intérêt général (national) ne peut pas ne pas s'appuyer sur une certaine stéréoscopie du pays : le schéma en relief de la conduite géo-politique orientée vers les « Jupiters et les Taureaux », avec une stratégie et une tactique de conjecture ethno-sociale. Pour tracer le contour englobant de cette stéréoscopie, nous devons aborder le vieux problème déchirant de l'originalité de la Russie. Pourquoi pense-t-on que « le peuple russe peut pratiquer une voie différente de développement historique que celle par laquelle furent érigées les institutions des autres pays contemporains » ? Pourquoi, en effet ? L'idée de la voie particulière de la Russie a ses sources doctrinales dans la conception du peuple russe élu de Dieu, du peuple missionnaire, du peuple évangélisateur. La force d'inertie de cette approche fut conservée et renforcée par les slavophiles, les populistes, les démocrates révolutionnaires et plus tard par les bolcheviks qui ont ajouté à la résonance du thème de la « voie particulière » le motif de l'isolement formateur. Ce processus de pensée conceptuellement faux depuis l'admission de l'isolement formateur des facteurs sociaux frise le criminel en favorisant l'illégalité et les aventures (le développement organique est scindé de l'assouplissement forcé des structures « originales »). En relevant dès le début le caractère aventuriste de la révolution et en nous exprimant ouvertement pour un opportunisme et un évolutionnisme sains, nous considérons, quant à nous, comme épuisée et close la question de la possibilité d'une démarche particulière formatrice de la Russie.

Nous sommes prêts à discuter la thèse du statut particulier de la Russie sur un terrain civilisé. Ici la Russie présente un paysage ethno-culturel autonome avec ses attaches géographique et climatique, son entourage historique et psychologique, son potentiel interne, ses possibilités, ses traditions, ses perspectives. Quelles sont les conséquences sémantiques d'un tel retournement du sujet ?

La ligne sémantique la plus proche consiste en l'acceptation ethno-culturelle du type de Russie, et plus précisément du type russe. En somme, les Russes pour la plus grande part, deviennent de tels « otages du sublime » qu'ils aspirent à l'éclat des sommets sans qu'un agrément n'y soit suspendu. Dans des contextes divers, disons que ceci se vérifie sur des propriétés typologiques de l'esprit russe telles que :

— Le caractère insupportable du loisir qui force à réfléchir, qui apporte les rationalisations et les doutes minant l'indépendance, qui provoque la confusion de l'esprit paresseux.

— L'accélération du flux de la vie : en Russie « on se presse de vivre, on a hâte de ressentir ».

— L'idéalisation de la réalité : selon A. Tolstoï, il y a trois sphères de vie. Premièrement, l'Amérique où les gens marchent dans les dollars jusqu'au cou. Deuxièmement, l'Europe où l'on rêve de dollars dans des songes délirants. Troisièmement, la Russie, sauvage et folle où l'on assure, contre tout bon sens, qu'« est bien ce qui est vrai ». Et quoique la situation ait changé, en Amérique comme en Europe, où l'on marche déjà dans les dollars, par rapport à la Russie, c'est la prédiction fatidique de Saltykov-Shchedrin qui s'est réalisée. Maintenant pour un rouble on ne vous donne plus rien, « on vous casse carrément la gueule ». Comme toujours en Russie, l'on place la vérité au-dessus des devises.

— L'éloignement par rapport au réel : il y a longtemps qu'on a remarqué subtilement que « l'homme russe aime à se souvenir mais n'aime pas vivre » (Tchekhov).

— L'anti-héroïsme peu pratique : le premier manifeste, sans doute, d'une rébellion ordinaire, quotidienne et peu héroïque, le « *Récit du malheur et de la malchance* » met en lumière le type d'une personnalité médiocre et légère aux prises avec un hasard existentiel, et sur son exemple forge le modèle de la capacité foncièrement russe à sortir de l'impasse : avec une entière compréhension de sa propre valeur, l'on entre dans un estaminet ou dans un ermitage.

— Une auto-critique abondante, une non-satisfaction intérieure. Souvenons-nous du mot de Kireevskij : l'homme russe « *sent toujours vivement ses insuffisances; même dans les plus ardentes minutes d'engouement, il est toujours prêt à prendre conscience de l'illégitimité de ce dernier* ». Aussi Dostoïevski : « *Oui, dans notre peuple, il y a de l'animalité et du péché, mais voilà ce qu'on ne peut pas lui reprocher : c'est justement le fait que dans son ensemble, il ne prend au moins jamais, ne prendra jamais et ne voudra jamais prendre son propre péché pour la vérité (et non pas seulement dans l'idéal mais dans le réel vécu)* ».

— L'amour de la liberté, l'émancipation, l'indépendance d'esprit : Schubart reconnaît à juste titre que « *l'aspiration à la liberté est propre au Russe et au Slave en général, qui cherche à s'affranchir non seulement du joug des peuples étrangers mais encore des chaînes de tout ce qui est transitoire et périssable* » ; « *chez les Européens, le pauvre ne regarde jamais le riche sans envie, chez les Russes, le riche regarde souvent le pauvre avec honte. Le Russe a le vif sentiment que nous ne sommes pas maîtres de la propriété mais que c'est elle qui nous domine, que la possession signifie l'appartenance à quelque chose, que dans la richesse, la liberté spirituelle étouffe* ».

— Le maximalisme : Prishvin remarque justement à propos d'Oblomov : « *Dans ce roman, la paresse russe s'exalte intérieurement et se réprouve extérieurement... En Russie, il n'y a pas une activité "positive" qui puisse soutenir les critiques d'Oblomov. Son calme renferme la quête de la valeur suprême, d'une activité pour laquelle il vaudrait la peine de sortir de la léthargie. Il ne peut en être autrement dans un pays où toute activité orientée vers l'amélioration de l'existence individuelle s'accompagne du sentiment de faute, où seule une activité qui fusionne avec l'œuvre pour les autres peut être opposée au repos oblomovien* ».

— Le messianisme : toujours selon Schubart, le Russe, contrairement à l'Occidental qui n'hésite pas à bouleverser l'ordre des choses, établit autour de soi l'harmonie du monde (qu'il ressent en lui-même), il ne se laisse pas emporter par la soif du pouvoir. Il est enclin à l'amour et à la réconciliation : voilà son véritable élément, la plénitude de son existence.

Nous interrompons ici cette liste imposante et pouvons dès lors dresser le bilan. Comme beaucoup d'autres, nous nous contentons de la « tranquillité scientifique » (Ključevskij) afin de rendre ce qui est dû aux faits et aux constructions pénétrantes qui leur sont analogues. De plus, il n'est besoin ni de posséder une perspicacité séraphique, ni d'être porté aux généralités pour comprendre que nous ne pouvons construire une métaphysique sérieuse sur toutes ces nuances. Car même si elles sont fines, elles restent métaphoriques donc mouvantes. Ne mettant pas en doute l'appartenance des traits mentionnés et de ceux qui sont semblables justement au type russe, nous nous demanderons comment au fond, utiliser ces caractéristiques pour une orientation générale de l'aménagement ethno-social. À titre d'exemple, en Occident, il y a la Loi, en Orient, la Tradition. Mais qu'en est-il en Russie de la liberté capricieuse ?

À notre avis, il n'est pas possible de construire une idéologie nationale-étatique opérationnelle à partir d'une généralisation de propriétés ethno-psychologiques. Et ceci, parce que l'élément ethno-psychologique pris en tant que tel est de nature partielle et *a fortiori* égoïste. À la base d'une idéologie nationalo-étatique, il n'apportera rien si ce n'est la misanthropie. Il provoquera la confrontation avec tous les étrangers sans exception et, *volens nolens*, mettra la communauté dominante dans une situation ambiguë et absolument antagoniste par rapport aux autres communautés (les minorités, les étrangers). Pour éviter les cataclysmes, il ne faut en aucun cas admettre une telle discrimination. C'est pour cette raison, que nous ne partageons pas le pathos des projets de réaménagement de la Russie qui émanent d'une plate-forme russophile, étroitement nationale. Ces projets sont apparemment modérés mais en fait, ils sont profondément ambivalents et potentiellement susceptibles de provoquer l'éclatement.

Les prémisses de base, les principes de ces projets ne résistent pas à la critique. Les postulats de communauté, de conciliarité, d'unité constituent le sommet des programmes nationalo-patriotiques lors de leur reconstruction logique. Si l'on considère les traditions et les manifestations culturelles typiques qui sont leurs corollaires, on ne peut refuser, sur la base de ces manifestations, une certaine importance aux mises en évidence du moment de l'auto-identification russe. Mais une certaine importance seulement. Nous ne parlons même pas de formules rigoureuses; même des articulations plus ou moins intelligibles n'y sont pas possibles. Il suffit de poser le problème : sur quelle base, la communauté, la conciliarité et l'unité sont des incarnations personnelles du caractère national foncièrement russe ? C'est sans doute indémontrable sous un rapport impartial et approfondi à la culture. La communauté, comme forme de vie, n'est pas un Graal national nous faisant signe du fond de la nuit des temps. Premièrement, elle est induite à partir des conditions de production générale, industrielle, coopérative; deuxièmement cette même idée du phalanstère, depuis More jusqu'à Fourier, est occidentale. La « sympathie » comme qualité intégrant « la terre », « l'église », « le repentir », peut s'interpréter à bon droit

comme quelque chose d'uniquement russe. Ceci étant, nous trouvons des similitudes avec l'unité de l'âme lors de l'observation de phénomènes tout-à-fait curieux comme le *djihad*, le puritanisme, les croisades, etc... Mais il ne faut pas trop insister sur ces spécificités russes. Le panthéisme aussi abonde en pensées sur la fusion entre l'homme et le monde; ceci ne touche pas uniquement le cosmisme et le romantisme russes tout imprégnés des constructions de Rousseau, de Carpentier, et d'autres.

## **La nation, une organisation inter-ethnique**

Nous pouvons tirer une double constatation de ce qui vient d'être dit : avant tout il est très délicat d'isoler les traits nationaux spécifiques dans la mentalité d'un peuple (surtout dans notre siècle scientifique sous l'emprise de la formalisation, du classement scientifique, de l'informatique etc...) et en plus il est pratiquement impensable d'y voir un fondement à une voie de fonctionnement socio-étatique. Une idéologie nationale-étatique normale ne peut être ni militante ni autarcique; prenant sa source aux valeurs universelles (n'ayons pas peur de dire cosmopolites), elle doit leur communiquer une interprétation spécifique, ethno-contextuelle. Sur cette base, nous rejetons d'emblée la variante d'un État russe national, homogène, conçu comme l'État des Russes, comme souveraineté de la Grande Russie, centre des cinquante huit unités administratives territoriales ne tombant pas sous la juridiction d'autres peuples. Le modèle isolationniste doublé d'une idéologie ethniquement homogène est en expansion dans le monde russe. C'est une utopie politique malsaine, dangereuse, désorientatrice à tout point de vue.

Louis XI pouvait unifier la France, laissant derrière lui, une foi, un roi, une loi. Dans notre situation, ceci est inaccessible; au moins deux circonstances y font obstacle. La première consiste en ce que la Russie, depuis toujours, n'est pas ethniquement homogène; elle n'est pas l'État des Russes. Il existe diverses explications à ceci (en particulier, le type russe de colonisation « non-colonialiste » se basant sur l'octroi aux peuples conquis de l'autonomie culturelle et nationale, avec maintien d'un niveau de vie égal dans la colonie et dans la métropole), mais là n'est pas la question. Celle-ci est dans la représentation doctrinale sur l'union des nations à travers leur épanouissement et leur rapprochement croissant à mesure de la construction sociale. Nous avons toujours considéré ce dogme avec soupçon. Nous y répondrons simplement en relevant qu'à l'échelle de la planète, pas un seul indice de vie pluri-nationale, violente et variable ne témoigne de rien de semblable. Ce fait peut tenir lieu de verdict pour la doctrine. Sans quitter le terrain des faits et de la réalité, il faut faire le compte : la Russie est une formation synthétique, elle est une agrégation de zones culturelles, historiques, économiques, mentales de nombreux peuples qui ne se sépareront jamais de leur souveraineté (les alternatives à la souveraineté naturelle, ethnique, à l'indépendance, à l'autonomie sont le génocide, le système d'apartheid, les sans-patrie). En Russie, où l'on souffre plus pour les autres que pour soi-même, la création de réserves est, *in*

*saecula saeculorum*, impossible. Pour cette raison, ce n'est pas l'unification ethnique mais la coopération inter-ethnique qui est la voie royale de l'organisation nationalo-étatique russe. La communauté de la nation est liée à la conscience d'appartenir à une organisation géo-politique commune. C'est pourquoi la structure de l'État, en Russie, suit et se formule à partir du principe géo-politique et non pas ethnique.

La deuxième circonstance tient au multi-confessionnalisme. La foi est un mauvais facteur de consolidation : loin de rassembler, elle sépare. Pour quoi ont lutté les peuples en se libérant de leurs oppresseurs ? Pour la pureté de la foi, la possibilité d'adorer leurs propres dieux. Miser sur la foi comme ressort d'unification des terres russes est un projet à courte vue. De tout temps, la situation spirituelle russe s'est distinguée par sa tolérance confessionnelle. Premièrement, en Russie, les différentes confessions coexistaient traditionnellement en paix. Deuxièmement, les Russes ne battaient les « païens » qu'à l'occasion de l'atteinte à leurs propres divinités, et cela sans férocité excessive ; l'orthodoxie n'a jamais torturé personne, les Russes sont morts pour leur foi et n'ont pas été des oppresseurs pour les adeptes d'autres croyances. Ceci nous permet d'argumenter en faveur de la thèse que les fondements historiques, ethniques, psychologiques, coutumiers, mentaux de la vie russe s'opposent au modèle d'une communauté uni-confessionnelle. Au niveau de l'idéologie nationale-étatique, il est faux et inadmissible d'accorder toutes les manifestations du groupe russe en son entier sur la foi en général ou sur l'orthodoxie en particulier. Nos instituts d'État ne peuvent être socio-religieux et bien sûr non plus, nationaux-chrétiens.

## **Projet de construction, non de reconstruction**

L'humanité ne dispose que de deux ressources de consolidation spirituelle : l'idéologie et l'utopie (la religion adhère tantôt à l'une, tantôt à l'autre selon l'intensité des motifs correspondants ; elle influence la résonance sociale des structures de base). Jusqu'à ces dernières années l'essentiel de la spiritualité de l'unité nationale était constitué par une mythologie : la construction communiste qui ne tenait pas compte d'une grande part de la sphère vitale. Aujourd'hui, notre but avoué est de découvrir des arguments non pas eschatologiques, finalistes et illusoire, mais authentiques et à même de mettre en place un plan solide et sensé de relèvement et de survie. Par conséquent, cette opération se fait au moyen de ressources modérées, saines, humanitairement adaptées, qui permettent de formuler rationnellement l'idée nationale, d'orienter la construction sociale, d'emplir le peuple d'un sentiment de grandeur intérieure, de lui fournir une énergie intelligente de l'action, d'élaborer une plate-forme spirituelle du pays comme entité géo-politique, d'insérer la société et son auto-réalisation dans le cours de l'histoire universelle.

## Valeurs négatives

Une utopie non réaliste ne pouvant s'affranchir de la mythologie, ne peut prétendre à la résolution effective d'une tâche si grandiose. La possibilité d'une telle résolution, comme nous ne nous fatiguerons pas de le répéter, doit être liée à un nouveau projet d'idéologie. Celle-ci s'accomplit en des tons souples, sains, inspirant confiance; ces tons excluent les mélanges socio-politiques équivoques liés aux principes du sang, de la classe, de la croyance. Il convient maintenant de présenter de manière concise comment l'idéologie nationale-étatique recherchée doit dans sa conception même être une idéologie d'unification, c'est dire qu'elle doit dès le début ne pas admettre la moindre allusion aux valeurs négatives suivantes.

*La répressivité* : un moment odieux de la réalité russe est constitué par la vitalité du schéma existentiel des démons politiques selon lequel le peuple est une matière première, un matériau destiné à être travaillé (depuis Pierre le Grand en passant par Sigalev et Nechaev jusqu'aux bolcheviks : « Tous les mettre en selle et y aller », « Réduire en poussière », « Pour allumer le four »). À mesure que la transformation violente de la vie avançait, la population du pays, rien que de 1917 à 1923, a diminué de 13 millions d'individus. Ont suivi les victimes innombrables que personne n'a comptées durant les vagues de répression des années 1930-1950; celles de la triste lutte contre la dissidence dans les années 1960-1980. Le martyr et le héros (lui-même martyr) sont les deux personnages de notre histoire nationale. Il est temps de comprendre qu'il nous faut le citoyen.

*Les secousses permanentes* : l'absolutisation profondément nationale du bond en avant. Le féru de philosophie, chez Shchedrin, Beobachter affirmait en toute connaissance de cause : « Détruire, je te dis, détruire, voilà ce qu'il faut. Le reste n'est que baliverne ! » Herzen remarque que « le gouvernement russe, semblable à tout ce qui est privé de racines historiques, non seulement n'est pas conservateur, mais tout à l'opposé, aime les gestions nouvelles jusqu'à la folie. Il ne laisse rien en paix et s'il lui arrive parfois d'améliorer quelque chose, par contre, il n'a de cesse de modifier. » Chez nous, des bolcheviks à Krouchtchev et de Krouchtchev à Gorbatchev, on n'a fait que modifier (détruire) le monde de diverses façons alors qu'il est question de le conserver. En Russie, il faut construire et non pas reconstruire; nous n'atteindrons la civilisation que lorsque la compréhension de ce fait sera devenue le leitmotiv de l'action politique.

*L'ordre social* : la base économique multiforme ne permet pas de considérer certains groupes sociaux en les qualifiant de progressistes, d'avant-gardistes etc... Il n'y a pas de locomotives de l'histoire. Socialement, juridiquement et politiquement, tous sont égaux en droits et de même importance; chacun apporte sa contribution à la prospérité sociale selon ses capacités.

*Le caractère militariste* : la militarisation générale a entraîné l'abandon du secteur civil. Notre aspiration de toujours à la parité militaire avec l'Ouest a eu comme résultat l'altération des priorités. Pour favoriser l'accroissement du bien-être du peuple, les accents se sont déplacés du côté du service du Complexe de l'industrie militaire (VPK). L'opposition armée à un Occident

économiquement plus puissant est onéreuse et sans perspective. Pour éviter l'intensification de la dégradation nationale, il faut assurer sa propre sécurité avec des moyens politiques et non pas militaires.

*La mortification* : le repentir national qui, quelque part, a sa raison d'être, perd son sens s'il est introduit au rang de politique officielle à long terme. Afin de ne pas épuiser les forces vives du peuple, de ne pas favoriser les intrigues des ennemis et les desseins secrets qui minent l'organisation de l'État fort, il ne faut pas s'accuser soi-même comme peuple de ce qui a été fait autrefois par le Gouvernement. Il n'y a ni peuples-asservisseurs, ni peuples-traîtres, ni peuples-assassins. Il n'y a que des meneurs de peuple nuls, à qui l'on devrait personnellement demander des comptes pour s'être permis un comportement licencieux.

*La déshumanisation* : toute la réalité russe est une déformation de la personne. L'individu est absorbé dans le peuple (la communauté), la famille (*le domostroï*), l'église (la conciliarité), le bien commun (le pseudo-collectivisme), l'État (le totalitarisme). Chez nous, la personnalité n'existait pas à cause de l'étouffement des libertés et du développement unilatéral prédominant de l'autocratie et du pouvoir au détriment de la liberté et du droit. En vue de la constitution d'une personnalité auto-suffisante, dans notre pays de culture paysanne, il nous faut premièrement une réforme agraire (toutes les révolutions européennes, sauf la nôtre, ont donné satisfaction aux revendications des paysans en ce qui concerne la possession et l'exploitation des terres) orientée vers la formation de producteurs-propriétaires travailleurs. Deuxièmement, il nous faut des garanties politico-juridiques qui éliminent les « incertitudes » et les « risques » significatifs. Ce n'est pas le rôle dirigeant du parti (comme le tsarisme nourri au sein de sa mère) qui importe, mais la capacité de self-control (sans considération de la couleur du drapeau flottant au mât). Les destinées du pays et de ses habitants ne doivent pas dépendre des qualités personnelles des tenants du pouvoir. Rozanov a formulé cette exigence de façon impérative — ne pas admettre de modifications violentes de l'homme et de sa vie conformément à ce que l'on a considéré de « meilleur » pour lui.

## Valeurs positives

L'extension et la profondeur de l'idéologie esquissée s'accroissent à la faveur des ajouts des représentations de ce dont nous n'avons pas besoin, ainsi que de la description des valeurs positives pour lesquelles il est possible de réellement se sacrifier. Parmi ces valeurs, nous en retiendrons quatre :

*La solidarité* : comme nous l'avons déjà remarqué, en Russie les différences entre conquérants et conquis se sont pratiquement effacées. C'est pourquoi, l'Empire de Russie est un État monarchique puissant et non pas un État colonial. Après la conquête de la Crimée, il n'y eut pas la moindre tentative de peuplement massif des terres fertiles pour fuir les terres les plus pauvres ;

au fond, dans la Crimée attribuée à la Russie, c'étaient des non-Russes qui recevaient les permis de séjour. Prenons un exemple identique dans une autre époque : au temps où la « stagnation » permettait une relative prospérité, le budget consacrait 851 roubles pour un Russe, alors qu'il en consacrait 1268 pour un Estonien. Voilà, s'il-vous-plaît, la Russie, la « prison des peuples ». La vague de séparatisme interne qui envahit actuellement la Russie, s'explique par l'aspiration bornée de l'appareil dirigeant des unités territoriales administratives et nationales à sauvegarder leurs intérêts locaux dans une situation de chaos. Pour ce qui touche au séparatisme extérieur (qui défend l'idée des frontières de la Russie pré-révolutionnaire), il convient de relever l'aspect originel du corps russe civilisé à caractère insulaire. Ses composés non-nucléaires sont techniquement arriérés et non-concurrentiels. Ils sont prédestinés à l'incapacité (d'aucuns disent l'immatunité) de définir une stratégie politique, et si on utilise un terme psychanalytique, portés à la régression nationaliste, c'est-à-dire à un comportement socialement plus élémentaire et conjoncturel. En cassant les privilèges politiques, les séparatistes ne prennent pas en considération les relations économiques mondiales. *C'est paradoxal, mais c'est un fait : pour les républiques périphériques, l'acquisition de l'égalité en politique se transforme en retard économique.* Plus les anciennes parties de la Russie ont d'indépendance politique par rapport à celle-ci, plus bas sera leur niveau économique. Cette loi paradoxale fonctionne — sous le boisseau — comme limitation naturelle aux velléités du séparatisme.

*L'héritage* : il est interdit de couper les racines nationales. Tout ce qui s'est passé chez nous, avec des gens comme nous, avec nous, fait partie de notre histoire. Et rien ne peut lui être retranché ni ajouté. Dans une succession, il faut aussi accepter les dettes. Cependant, en réalisant le lien entre les temps, les époques, les générations, en rendant au coupable ce qui lui est dû, en libérant les innocents, en portant la responsabilité de ce qui a été accompli, nous sommes fiers de notre héritage. Nous nous considérons de façon critique comme des nains, mais sur les épaules de géants.

*L'humanisme* : Belinskij prétendait que chaque personne humaine vaut plus que l'histoire, plus que la société, plus que l'humanité. La nouvelle idéologie nationale-étatique subordonne ce qui est ethnique au personnel. Rejeter l'enseignement sur la valeur absolue de la personne humaine signifie transformer toutes les revendications démocratiques en creux verbiage. Une telle vision recouvre bien les traditions nationales russes humaines qui cultivent la conviction, que « tout ce qui est national n'est rien devant ce qui est humain. L'important, c'est d'être des hommes et non pas des Slaves » (Karamzin).

*La structure de l'État* : la thèse à propos du dépérissement de l'État est une illusion nocive. La régulation étatique sous forme d'intervention centralisée (et non pas bureaucratique) est indispensable dans les rapports inter-personnels, particulièrement dans les conditions de la Russie. Elle est indispensable pour assurer le passage de l'industrialisme à l'écologisme, ainsi que du totalitarisme à la démocratie, indispensable aussi pour la consolidation des institutions civiles si peu développées chez nous (« La Russie, en tant qu'État est un géant, en tant que société, c'est un nouveau-né », Tjutchev).

L'ancienne idéologie ethno-étatique à l'arrière-goût de nationalisme arborait l'étendard de la triade de force et de confrontation : autocratie, orthodoxie, nation. L'idéologie nationale-étatique actuelle, qui fuit les élans ethno-dictatoriaux, introduit les piliers de consolidation et de consensus : démocratie, tolérance religieuse, solidarité. L'absence de caractère ethnique, de classe, de confession dans le registre des repères de l'idéologie nationale-étatique ne nuit pas au patriotisme : simplement elle le porte à un nouveau niveau d'interprétation et de compréhension. La chute peu glorieuse de l'Union, pour beaucoup fâcheuse pour la Russie est sans aucun doute la faute de l'incapacité de l'ancien appareil dirigeant central et local. Faute induite par les péripéties de la lutte pour le pouvoir qui a bafoué l'expression de la volonté populaire (le référendum de mars 1991). Quoi qu'il en soit, l'affaire est close. Le changement radical de la situation géo-politique est une réalité objective irréversible. Il n'est aucune raison sérieuse de se laisser aller à l'abattement et au désespoir. En nous exprimant de la sorte, nous indiquons la probabilité élevée de l'émergence d'une logique plus profonde, la logique de l'histoire, la logique des Grands Espaces Géo-politiques (GEG) qui surpasse de loin la logique du moment, celle de la politique conjoncturelle.

## Unité et différenciation

À notre avis, la formule subtile de K. Leontiev pose le mécanisme de réalisation du projet de consolidation de l'organisation ethno-étatique de la Russie : l'unité par la différenciation ou la différenciation dans l'unité. Le contenu de cette formule représente au fond l'axe de la rénovation étatique de la Russie elle-même ainsi que de ses rapports avec les pays proches.

En laissant de côté l'histoire, où il est possible de trouver tout et rien, nous émettons l'opinion que la base effective de l'architectonique étatique de l'ex-URSS se trouvait être le plan stalinien d'autonomie culturo-nationale. Il semblait que les républiques possédaient une structure étatique, mais que celle-ci n'était que nominale. Réellement, nous ne pouvons parler d'une certaine liberté, d'une indépendance, d'une souveraineté des républiques avant l'ébranlement du système à partir du haut. Le centre décidait de tout pour tous et la périphérie considérait ses directives comme des instructions. En août 1991, à la faveur de la stimulation de la chute de la Russie et d'une certaine résistance de bon nombre de républiques, l'Union s'est défaite. Que s'est-il donc passé et comment continuer ? La Russie elle-même a rompu sous l'urgence de la situation avec l'ambiguïté liée à sa position prétendue privilégiée par rapport aux républiques ; en réalité, il ne fait aucun doute que la Russie elle-même, plus que les républiques, était l'otage du centre, lequel ne prenait en compte ni les intérêts des républiques, ni ceux de Russie. Le sens caché du plan stalinien d'autonomie culturo-nationale consistait dans le refus de toute structure étatique républicaine à côté de la structure étatique du centre (et non pas de Russie ainsi qu'on le pense en général). Jusqu'en août 1991, la République de Russie, qui ne se confondait pas avec

le centre, ne possédait, elle non plus, aucune indépendance tangible, aucune souveraineté, aucune liberté. Nous pouvons maintenant répondre avec le maximum de clarté sur ce qui s'est passé : la fin de la culture unique nationale-étatique stalinienne.

Comment continuer ? En vue de l'intégration naturelle de la Russie et des républiques qui, a commencé bien avant octobre 1917 et *a fortiori* avant août 1991, il est interdit de se satisfaire de l'obtention de la liberté, de l'indépendance, de la souveraineté. Ceci, parce que ni la Russie, ni les républiques ne peuvent fonctionner en régime d'auto-suffisance. Puisqu'il en est ainsi, il nous faut des formes acceptables de coopération et de collaboration. Et si les stéréotypes staliniens de centralisation administrative et bureaucratique ne sont plus en cours, il convient de rechercher des règles de coexistence adéquates au présent. Celles-ci, à notre sens, sont contenues dans la formule de Leontiev qui autorise la lecture suivante : les relations nationalo-étatiques se contruisent sur le principe territorial et sur l'alliance mutuelle du centre et de la périphérie.

## **Le principe territorial**

Le pays (la Russie, les formations nationales) est une conciliation non pas d'autonomies mono-nationales (de républiques, d'États), mais de territoires politiques (les régions, les provinces). Ce tableau intérieurement différencié, localement organisé et si unique du point de vue de sa culture poly-ethnique, dans notre cas, s'inscrit tout-à-fait dans la logique générale des Grands Espaces Géopolitiques. Premièrement, là où régnait la haine, afin d'éviter sa restauration, il faut installer une sourdine dont l'idée fonde le schéma longitudinal eurasiatique de l'Alliance, de la Confédération, de l'Union et des peuples turco-slaves. Deuxièmement, en politique, et selon la règle célèbre qui veut que « la nature craint le vide », il n'est pas de place sacrée vide. Le triste sort des communautés ethno-sociales non globales (caractérisées par les traits déjà mentionnés du non-nucléaire, du retard technique, du non-concurrentiel) est l'incapacité concurrentielle du pays. Engagées dans la lutte des sphères d'influence, elles se retrouvent victimes (un exemple parlant en est le Tadjikistan). Sur ce fond, la dépendance non coloniale (éprouvée dans l'histoire) par rapport à la Russie, prend les traits d'une dépendance néocoloniale par rapport à n'importe qui. Troisièmement, le problème des garanties de l'intégrité territoriale et de la souveraineté surgit lors de l'affrontement de forces destructrices. Ce problème ne peut se résoudre que sur la base d'une coopération (en tenant compte de l'ethnicisation de certaines républiques) entre États (dans d'autres républiques, cette tâche doit se réaliser globalement). Quatrièmement, malgré toutes les différences du mode de vie des Slaves et des Turcs, ce n'est pas la construction métaphysique de leur spiritualité respective qui empêche leur unité géopolitique. Pris ensemble, les facteurs significatifs répondent entièrement aux impératifs de la logique spécifique des GEG.

## L'alliance du centre et de la périphérie

Nous connaissons deux types d'utopie : celui de Rabelais qui admet la liberté, les initiatives (l'abbaye de Thélème était régie par le précepte : « Fay ce que tu voudras ») et celui de Campanella où existe un contrôle sévère de l'activité. L'expérience de la vie démontre le caractère irréalisable de ces deux approches. Pour la première, parce qu'il doit exister une certaine régulation de la conduite au sein des grands systèmes complexes. Pour la deuxième, parce qu'il est impossible de transformer la société en caserne. La vérité consiste dans la mise en œuvre des deux principes : la liberté d'initiative et la régulation administrative. L'inaccessibilité objective, l'inadmissibilité, la vanité des formes anarchisantes en tant que totalitaristes nous suggère la portée sociale du théorème de Gödel sur les « indécidables ». Il est question de l'indétermination dans la réalisation de la liberté (le principe chaotique) et dans la régulation totale (le principe organisationnel, planificateur). Ainsi, le préjugé lié au nom de Machiavel, sur la nécessité d'un centre fort et d'une périphérie faible chancelle.

L'union nouvellement créée selon la formule de Leontiev se matérialise en symbiose de tolérance réciproque entre le centre et les confins. Pourquoi, en Belgique, les Wallons coopèrent-ils avec les Flamands dans un État national unifié, bien qu'ils soient de langue et de confession différentes ?

Subjectivement, l'on peut ne pas aimer d'autres peuples autant que le sien propre, mais dans le *socium*, il n'existe pas de mise destructrice dans le sens de forces du destin, de marche fatale des événements, ni de prédétermination œdipienne naturellement aveugle. Tout se joue sur une balance raisonnable des rapports réciproques entre le centre et la périphérie.

Pour éviter l'unification vicieuse et la centralisation unique, le législatif confédéral de Russie se complète des actes juridiques directifs adaptés au contexte de la vie régionale.

Le centre prend sur soi les engagements de régulation stratégique, indispensable à l'observation des lois universelles de gestion par les grands complexes industriels systémiques et post-industriels. Sont en jeu le soutien des voies de développement qui ne peut échapper aux projets justifiés écologiquement, la comparaison et l'égalisation des niveaux de vie dans les régions, l'élimination de la violence de l'opposition locale entre nations, la résolution des querelles territoriales, le transfert des conflits dans une sphère de structures cosmopolites supra-nationales (la confrontation entre l'Espagne et la Grande-Bretagne au sujet de Gibraltar a été résolue grâce à la subordination de ce dernier à la CE). La périphérie se laisse guider par ses propres principes auto-régulateurs, orientés vers la garantie des droits et des libertés des ethnies (la langue, la culture, les traditions, les modes de vie). Et par là même, elle réalise son indépendance sans l'imposition de modèles de conduite.

Naturellement, il serait faux de créer un monde nouveau à l'aide de vieux moyens agressifs discrédités. Bien que les qualités politiques de notre plan de construction nationale-étatique soient apparentes, il ne faut entretenir aucune illusion quant à son acceptation par le lobby natio-

nal séparatiste. Même si la réforme n'est pas pour bientôt, il faut au moins introduire les innovations que le peuple sanctionne. Est-ce que le peuple est mûr pour accepter le schéma théorique proposé ? La décision incombe au politique et non plus au scientifique. Le scientifique se meut dans la modalité *de dicto*, il apprécie la situation dans un état « pur », idéalisé. En agissant de façon logique et discursive, il ne peut prévoir et compter les effets des circonstances accessoires, imprévues. Le contrôle de ces dernières est justement l'art du politique qui réside dans la modalité *de re* et qui est apte à prendre une décision responsable, volontaire (légitime dans l'idée) sur la nature des choses.

NDLR

Traduit du russe par Colette Barras.

L'auteur fait allusion à plusieurs personnalités de la culture russe et soviétique :

- Fiodor Dostoïevski (1821-1881), écrivain russe.
- Alexandre Herzen (1812-1870), écrivain et théoricien du populisme (*narodnichestvo*).
- Ivan Bounine (1870-1953), écrivain russe.
- Wladimir Korolenko (1853-1921), écrivain et poète russe.
- Nicolai Tchernychevski (1828-1889), écrivain, occidentaliste, célèbre pour son nihilisme.
- Alexis Tolstoï (1883-1945), écrivain soviétique.
- Anton Tchekhov (1860-1904), dramaturge russe.
- Ivan Kireevskij (1806-1856), penseur d'inspiration religio-philosophique, défenseur du « slavophilisme ».
- « Oblomov », personnage du roman au même titre de Ivan Goncharov (1812-1891).
- Vasilij Kljuchevskij (1841-1911), historien russe.
- Nicolas Karamzine (1766-1826), historien russe.
- Fiodor Tioutchev (1803-1873), poète russe.
- Constantin Leontiev (1831-1891), écrivain et critique littéraire russe.